

« J'ai baigné dans la lumière de La Rochelle »

Henri Gaudin Il est l'un des grands architectes français vivants et recevra le 4 octobre le Grand Prix de l'Académie de Saintonge. Son architecture fluide porte la marque indélébile de son enfance rochelaise

Propos recueillis par **Christophe Lucet**
c.lucet@sudouest.fr

Il nous reçoit dans une cité d'artistes de Belleville. À 87 ans, affaibli, il est pourtant heureux d'évoquer ce Grand Prix 2020 de l'Académie de Saintonge décerné à un des architectes français vivants majeurs, auteur d'une vingtaine de réalisations en France, dont la Cité de la musique et de la danse à Soissons, les Archives diplomatiques à La Courneuve et, parmi les plus connues : l'actuel stade Charléty à Paris, l'École normale supérieure de Lyon, le Musée des Arts asiatiques Guimet à Paris et le pôle scientifique de l'Université d'Amiens, certaines réalisées avec son fils Bruno, architecte lui aussi. Chassé de Paris par l'exode de mai 1940 avec sa famille, l'enfance et la jeunesse d'Henri Gaudin ont été baignées par la lumière de La Rochelle, dont son travail porte la trace.

« **Sud Ouest Dimanche** » L'an-crage rochelais, c'est le bonheur de votre vie ?

Henri Gaudin J'ai grandi dans une modeste maison de la Genette et fréquenté Eugène-Fromentin, collègue cher à mon cœur. Je conserve le souvenir indélébile d'une ville sachant marier de beaux édifices à la touche aristocratique avec une architecture simple et populaire.

Qu'est-ce qui en fait l'harmonie ? Sa lumière ?

Oui. Une lumière fine, diaphane, nordique, dont la transparence laisse parfois flotter une gaze. Comme toute ville heureuse dans son être, La Rochelle sait marier les matériaux avec élégance et douceur. Et sa lumière argentée fait chanter la pierre.

Des architectes du Nord, danois, ont donné au port une tonalité colorée avec les maisons de bois du Gabut...

En effet et cela ne me plaît pas beaucoup. Cela introduit un contraste trop fort avec les camaïeux de ce pays de terre et d'eau. Trait d'union entre les deux, le port de La Rochelle évoque pour moi ce bassin d'échouage où les langoustiers, les thoniers, venaient mollement reposer sur des

édredons de vase dont les tons délicats de teinture d'iode répondent à l'argente des pierres calcaires. Et surtout pas des cabanes de bois aux peintures criardes.

Vous aimez le ciel de La Rochelle ?

Oui, sa bleuité peut se teinter d'une brume délicate, combustion d'air et de vapeur d'eau. Et cette lumière, cette onctuosité, qui baignent la platitude des marais, rappellent Boudin, Corot, Turner ou les peintres hollandais.

Vous parlez comme un peintre...

Être architecte, c'est aussi être peintre car il s'agit de donner sa place à la lumière, la flatter et utiliser la palette des lieux. À La Rochelle, on trouve le guano, un mélange de gouaches gris, brun, bistre, caca d'oie, le limon des étiers de Brouage, de Marennes ou de la baie de l'Aiguillon. La ville garde en elle la spongiosité des vases, la couleur de ces canaux dans le fond desquels les bateaux font leur lit.

« Je revois, dans le port d'échouage de La Rochelle, les langoustiers reposer mollement sur leurs édredons de vase »

Curieusement, vous n'avez pas mené de projet à La Rochelle. Nul n'est prophète en son pays ?

Cela ne s'est pas trouvé, voilà tout. Ce sont les hasards des concours, de la vie professionnelle. Mais je suis toujours revenu ici car, dans ce climat, mon âme est à l'aise.

La ville a beaucoup changé...

Oh oui ! Le port s'est transformé en hangar à bateaux et la ville y a perdu en délicatesse. Au long de ma carrière, j'ai accumulé des centaines de camets de dessins et de liasses de croquis, autant de tentatives pour saisir l'accord entre les choses, alors qu'actuellement, on tend à vouloir tout séparer.

Qu'auriez-vous construit sous cette lumière charentaise ?

Quelque chose de modeste. À



l'image d'une ville où l'on trouve, dans les faubourgs, des bâtisses d'après-guerre d'une grande simplicité. Dans la création, on part de rien mais le but, selon moi, est de se fondre dans une atmosphère. La délicatesse du métier, c'est d'être là sans grandiloquence et de souligner les relations entre les éléments du paysage. Il peut y avoir des hiatus, des ruptures, mais il faut songer aux affinités. Mon obsession, c'est de voir ce qu'il y a autour. En se souvenant que la structure de l'univers est faite de tensions entre quantité de choses, de forces, qu'on ne voit pas.

Vous avez dit : « L'espace est à l'architecture ce que le silence est à la musique. » Peut-on parler chez vous d'architecture minimaliste ?

Disons que les choses sont belles lorsqu'elles ont une naturalité qui fait qu'elles s'imposent d'elles-mêmes. La force d'un bâtiment naît de son existence ET de son inexistence, d'un équilibre entre ce qui se voit et ce qui ne se voit pas. Quand vous vous promenez dans Paris, vous pouvez passer à côté de quantité de belles choses sans les remarquer et ça ne fait rien car parfois, on est trop attentif. J'aime cette phrase : « Less is more ». Les plus belles démonstrations sont les plus brèves, les mathématiciens savent ça. Savoir faire avec le moins possible et donner de la force à la pauvreté, voilà le but. On pourrait même dire : penser les choses jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

Avez-vous eu l'impression, quelquefois, d'atteindre cet équilibre ?

Cela m'est arrivé, oui. Par exemple à Amiens dans l'architecture de briques de la faculté des sciences. Là, au bord des canaux, il me semble avoir atteint quelque chose de juste, et qui a des chances de tenir.

Vous avez toujours pensé de cette façon ?

Non, mon évolution s'est faite à pas comptés. Pour devenir architecte, commencer par connaître et s'imprégner des grandes périodes de l'architecture – la Grèce, Rome, la Renaissance... – est indispensable. Mais pour créer, il faut tout oublier et faire avec son âme, sa naïveté. Il y a des principes d'équilibre, le nombre d'or peut en faire partie, mais il n'y a pas de recettes, il y a des intuitions.

Votre prix vous sera remis à Royan, ville détruite et rebâtie presque ex nihilo par les urbanistes et les architectes. Qu'en pensez-vous ?

La Charente a eu le talent d'accueillir et de faire prospérer l'architecture de l'après-guerre qui compte de grands talents : Guillaume Gillet (NDLR : créateur de Notre-Dame de Royan) ou Auguste Perret, architecte de tradition classique qui a fait de grandes choses au Havre. Par la suite, j'ai détesté une certaine architecture béton appliquée aux grands ensembles. Mais pour en revenir à Royan, deux mots me viennent à l'esprit : élégance et simplicité.

De cet autoportrait, qu'il a dessiné, l'architecte Henri Gaudin aime à dire : « C'est bien moi ». © H. GAUDIN

CÉRÉMONIE À ROYAN

ACADÉMIE DE SAINTONGE C'est dimanche 4 octobre à Royan que l'Académie de Saintonge décernera son Grand Prix 2020 à Henri Gaudin. La cérémonie, lors de laquelle 12 prix seront remis, aura lieu à 14 h 30, salle Jean-Gabin (entrée libre). L'académie, que préside Marie-Dominique Montel, salue ainsi l'œuvre d'un des grands architectes français vivants. Équerre d'argent à deux reprises (1986 pour un programme de logements à Évry, 1994 pour la rénovation du stade Charléty à Paris), Henri Gaudin avait été désigné en 1989 pour le Grand Prix national d'architecture qu'il avait refusé.